

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 25

Artikel: La fille du serpent
Autor: Bertot, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256179>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Kereru (le Pigeon) et le *Torpedo* sont également remarquables. Le *Waikite* ne joue que tous les huit ans. Enfin, près de ce dernier, Maggie vous montrera la Soupière-à-la-Cervelle (*Te Ko-nutumutu*) où son grand-père, condamné à mort, fut plongé vivant, ébouillanté, puis mangé par ses ennemis.

Mais une dernière merveille vous attend dans ce district : je veux parler du *Waimanger* (Eau noire), qui est sans contredit le plus grand geyser du monde. Comme on se sent petit, écrasé qu'on est par la terreur, lorsque cette gigantesque colonne d'eau, projetée par une force mystérieuse, s'élève devant vous, au milieu d'un vacarme assourdissant, à une hauteur de près de 300 mètres !

Rien ne fait prévoir l'éruption : ni sourdes rumeurs, ni vibrations du sol. Par prudence, ne cédez pas à la curiosité : restez éloigné du magnifique cratère, large d'un millier de mètres, qui occupe le fond d'une immense dépression. Malheur à vous si vous avez voulu faire la « forte tête » ! Avec la rapidité de l'éclair et l'accompagnement d'une musique infernale, faite de sifflements, de mugissements, de détonations, une énorme masse d'eau noire, chargée de boue et de pierres, s'élance vers le ciel, se résumant, d'un effort suprême, en deux ou trois lances dont la hauteur varie, selon la hauteur de l'éruption, entre 100 et 103 mètres !

Il me reste à parler maintenant de *Middle Island*. Cette île est traversée, presque dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes appelée les Alpes du Sud, qui contient des pics très élevés, notamment le Mont Cook (12,349 pieds.) Son glacier le plus célèbre est le Tasman. La région rivalise en beauté et en grandeur avec les Alpes de Suisse, et elle offre plus de variété. Du haut de ses sommets, on aperçoit toujours au loin la tache d'émeraude de l'océan pacifique, et des fjords, capricieusement découpés sur les côtes de l'île du Milieu, s'avancent souvent jusqu'au pied de la montagne. Ainsi, l'air vif des hauts sommets se trouve toujours dilué d'air salin.

Les sites pittoresques y abondent. C'est dans le massif de Taktima que se trouve la catastrophe de Sutherland, la plus élevée du globe avec ses 1904 pieds d'altitude. La chute de cette énorme masse d'eau est un des spectacles les plus imposants que l'on connaisse.

C'est dans ce cadre merveilleux que vivent

Tout bruit cessa immédiatement dans la pièce, et comme il réitérait sa question, une voix épaisse, demi-gouailleuse, répondit enfin :

— Un ami !

L'officier poussa fortement la massive porte de chêne que le visiteur nocturne avait négligé de fermer à clef, et faisant quelques pas, il dit froidement :

— Rendez-vous, ou vous êtes mort !

L'homme masqué ne répondit tout d'abord que par un rire convulsif, puis arrachant brusquement le morceau de velours qui cachait son visage :

— Doucement, l'ami, tu pourrais regretter d'aller trop vite en besogne.

Un cri étouffé monta à la gorge de Gauthier :

— Toi ici, Luc !... toi !... pénétrant la nuit à la dérobée dans la maison de ton père comme le ferait un vulgaire voleur !... fit-il enfin avec une tristesse immense. Oh ! ce n'est pas possible ! Sous l'empire de quel affreux cauchemar suis-je donc ?

— Eh ! oui ! mon cher, rassure-toi, tu ne rêves pas !... C'est bien moi, que tous ici croient au Caire, et que tu as devant toi en chair et en os. Vraiment la chance me sert

les Maoris qui forment non seulement la plus belle race de l'Océanie, mais encore l'une des races les plus intéressantes du monde. Leur beauté physique est proverbiale ; leurs formes sont athlétiques, et l'on en voit, hommes ou femmes, dont le teint, à peine cuivré, rappelle celui des Provençaux.

D'où viennent-ils ? Personne ne saurait préciser leur origine. Ils parlent dans leurs légendes d'un « Paradis terrestre », qu'ils nomment Hawaiki, et qu'ils considèrent comme le berceau de leur race. Les dernières recherches des ethnographes tendent à prouver que ce mystérieux Hawaiki se trouverait sur les pentes méridionales des Himalayas. Les Maoris en auraient été chassés par une invasion, puis, d'île en île, car ils furent toujours de hardis et habiles navigateurs, ils vinrent conquérir leur nouvelle patrie ; ils y arrivèrent probablement vers le x^e siècle de notre ère.

Intellectuellement, ils sont nos égaux, et l'on peut dire que, sans leurs guerres intestines, ils se seraient élevés d'eux-mêmes à un haut degré de civilisation. A l'arrivée des *palakas* (blancs), ils pratiquaient un socialisme d'Etat des plus curieux. Ils n'avaient pas inventé d'écriture, mais ils manifestaient de réelles aptitudes artistiques ; leurs maisons sont aussi élégantes que confortables, et leurs sculptures, bien que souvent grotesques, sont toujours impressionnantes.

Officiellement, les Maoris sont chrétiens. et l'on peut dire que le cannibalisme, qui était pour eux une pratique religieuse plutôt qu'une « habitude gastronomique », a complètement disparu. Ils n'en conservent pas moins leurs *Tohungas* (prêtres, sorciers, médecins), très versés en sciences occultes (hypnotisme, divination, magie), et surtout très habiles dans l'art du ventriloque.

Ils gardent aussi, sous leur vernis de civilisation européenne, un véritable culte pour les ancêtres qu'ils honorent par des fêtes religieuses toujours accompagnées de danses.

J'ai dit plus haut que les Maoris sont au nombre d'environ 42,000. On estime qu'au commencement du dernier siècle, avant l'arrivée des Européens, cette race indigène comprenait 300,000 âmes. L'introduction des armes à feu, en rendant les guerres plus sanglantes, coûta la vie à 130,000 indigènes en moins de 30 ans. Le contact des blancs, l'introduction de « nos » maladies, dont l'alcoolis-

en l'envoyant vers moi, j'ai justement besoin de te parler sans témoin.

— Suis-moi, alors... je rentre chez moi où je me mets à ta disposition. Mais je ne puis t'entendre ici. Qu'as-tu donc besoin de te cacher comme un malfaiteur ?... Et ce disant, il le prit par le bras pour l'entraîner.

Luc se dégagéa brusquement :

— Crois-tu vraiment que je me suis introduit si difficilement ici, pour le seul avantage de te demander une entrevue chez toi ?... demanda-t-il d'un ton sarcastique.

Gauthier regarda plus attentivement son ami. Il vit son visage livide, ses lèvres agitées par un mouvement convulsif, ses yeux flamboyants, ses cheveux en désordre, il lui prit la main :

— Tu es souffrant, Luc ? interrogea-t-il avec une réelle compassion.

— Non ! non ! répliqua celui-ci d'une voix saccadée. Et pourtant il me semble que mon cerveau va éclater. Je crois que je deviens fou.

— Calme-toi, Luc, je t'en prie... Tu as à me parler, disais-tu il y a un instant ; de quoi s'agit-il ? Puis-je quelque chose pour toi ?

(A suivre.)

me, causèrent une hécatombe à peu près égale.

Du moins, les 40,000 Maoris qui restent sont-ils, si l'on peut dire, définitivement sauvés : la mortalité a diminué parmi eux, et la natalité a une tendance à augmenter : cette belle race ne périsera pas ! Loin de désespérer de l'avenir, elle montre des ambitions de plus en plus hautes. Elle envoie des députés au Parlement de Wellington (la capitale), des avocats dans les cours de justice de toutes les grandes villes de l'archipel — et même, comme le rappelait un de nos collaborateurs, des ténors dans les premiers théâtres de Londres !

PIERRE LANG

La fille du serpent

— Et depuis quand dites-moi, les serpents ont-ils des filles ?

— Mais ils en ont toujours eu, chère madame, ou du moins ils ont toujours eu le droit d'en avoir. D'ailleurs, soyez sans crainte, les serpents n'auront bientôt plus ni filles ni garçons, car il n'y aura plus de serpents. La race disparaît.

— Je vous comprends de moins en moins. — Cela se voit. Vous me comprendrez mieux dans un instant.

C'était pendant la chouannerie, en cette horrible guerre civile qui abreuva si longtemps de sang français le sol de la France. Il y eut de part et d'autre, du côté des bleus comme du côté des blancs, bien des actes de courage, d'héroïsme même, que l'histoire n'a pas conservés, qu'elle ne cite pas ; bien des cruautés aussi.

Et cela vaut mieux ainsi. Car jamais il ne fut d'héroïsme plus stérile, de courage plus déplorable, de cruautés plus inutiles. — Luttes fratricides qui laissent, derrière elles, des siècles d'amertumes et de rancœurs.

La riche région dont la ville d'A... occupe le centre était le foyer de l'insurrection vendéenne. Défendue par une barrière de collines abruptes, pleines de défilés étroits et dangereux, toutes couvertes de forêts propices aux embuscades et où il ne faisait pas bon s'aventurer, il semblait que la nature en eût fait comme un camp retranché que n'oseraient jamais forcer les troupes républicaines.

Aussi c'était à A... que les chefs chouans avaient établi leur quartier général. Là se tenait leur état-major. Lescure, d'Elbée, Larochejacquelain, Charette, y avaient de secrets et redoutables conciliabules. De là partaient d'insoupçonnés mots d'ordre qui soulevaient des contingents entiers, jetaient hors de leurs chaumières des milliers de paysans armés de faux et cocardés de blanc.

On était bien tranquille. Jamais les bleus n'oseraient s'aventurer jusque-là, à travers les rochers et les haliers traîtres, au milieu de populations passionnément dévouées à Dieu et au roi. Et du reste rien ne menaçait de ce côté. Les troupes des mécréants étaient bien loin, occupées en Poitou, et laissaient pour le moment en repos le Bas-Maine.

Une certaine nuit d'hiver, il pleuvait à torrents sur tout le pays. Jamais on n'avait vu plus exécrable temps. Le vent soufflait par rafales fantastiques, entraînant en vertigineux tourbillons des paquets de pluie, de grêle et des feuilles mortes arrachées à la forêt voisine. Sur les toits de chaume du petit village de Clarières, adossé à la forêt, s'abattaient des trombes d'eau, et la vieille route, qui en formait l'unique rue, était transformée en torrents boueux. Des fourrés sortaient des hurlements rauques, et sur la grande sylve, sur tous les

villages de la plaine passait comme l'haline furieuse d'un géant courroucé.

Le paysan est accoutumé à ces caprices de la nature. Sous l'ouragan tout dormait à Clarière. Le village semblait mort. Mort aussi le hameau que faisaient, à une portée de fusil du village, la masse noire de l'église avec sa haute vieille tour en forme de bâtière, et deux ou trois humbles demeure blotties à ses pieds, tout contre le cimetière.

Dans une de ces chaumières demeurait le bonhomme Tourouvre, à la fois fossoyeur, jardinier, sacristain et serpent de la paroisse.

Le serpent peu connu des jeunes générations, était un instrument bizarre, de la forme et de la taille d'une grosse anguille, rendant des sons boiseux et pâteux, et qui accompagnait les chantres à l'office, ramenant dans la bonne voie ceux dont la voix s'en écartait par trop. Ces fonctions étaient dévolues de temps immémorial à Pierre Tourouvre, qu'on ne connaissait dans le pays que sous le nom du serpent ou plutôt *serpent*, car ainsi prononce-t-on par là.

Le serpent avait une fille, une belle fille de vingt ans, Catherine.

Catherine, cette nuit-là, comme mue par un secret pressentiment, se réveilla en sursaut.

La tempête commençait à se calmer. C'était maintenant la pluie seulement, la pluie drue, serrée, smptiovable, intarissable, la pluie qui ne s'arrêtera jamais, la pluie du déluge, la pluie des quarante nuits.

Catherine l'écoutait tomber, en se disant qu'on était tout de même joliment bien, par ce temps-là, entre ses draps de grosse toile, et se reconnait frileusement.

Tout à coup, elle se dressa sur son matelas de feuilles sèches, et prêta l'oreille.

Qu'entendait-elle ? C'était bien le clapotis précipité de la pluie sur le sol et sur les herbes détrempees. C'était bien le glou-glou des mille petits ruisseaux qui tombaient de chaque brin de chaume de la toiture.

Mais il y avait autre chose.

Comme un bruit mou de foule silencieuse. Comme un frôlement mystérieux. Comme le piétinement muet de fantômes qui passent.

Catherine crut d'abord que c'étaient les morts qui revenaient et qui se promenaient dans le cimetière.

Le bruit continuait, sourd, inquiétant ; parfois l'averse dominait tout ; parfois des gouttes de pluie, en tombant, rendaient un son métallique.

La fille du serpent était une gaillarde qui n'avait pas peur.

Silencieusement elle se leva et alla à la fenêtre.

Dans la nuit noire quelque chose se mouvait.

Ecarquillant les yeux, peu à peu se faisant aux ténèbres, elle vit enfin et comprit, et le cri qu'elle allait pousser, resoulé vers son cœur, le sera d'angoisse.

Des hommes passaient dans le noir, en foule, en foule. Ils avaient des chapeaux à cornes : sur leurs épaules ils portaient leurs fusils et leurs souliers, car ils marchaient nu-pieds, pour ne pas être entendus. Quelques-uns étaient à cheval, et ceux-là ne faisaient pas plus de bruit que le cheval de la Mort, dont nul n'entend le galop, car les fers de leurs chevaux étaient emmaillotés de laine.

Et ils passaient, ils passaient toujours, sans un mot, sans un chuchotement. Un défilé d'ombrés.

Nul doute. C'était les bleus ! Les bleus qui s'en allaient surprendre à A..., à quatre lieues de là, les chefs blancs endormis. Et s'ils passaient par l'église, au lieu de traverser le village, c'était pour être plus sûrs de n'être pas vus.

Catherine enfila vivement une jupe, enveloppa dans son châle, — le châle brun et vert des paysannes mancelles, — sa tête et ses épaules, prit à un clou une grosse clef, et nus pieds elle aussi, insouciante de la pluie qui tombait toujours, sortit de la maison par la porte de derrière, qui donnait sur le cimetière.

Les derniers soldats bleus étaient à peine passés et s'enfonçaient dans le noir de la plaine, que du clocher de Clarières s'éleva la clamour de la cloche, éveillant tous les échos, brisant le lourd silence de la nuit.

La cloche sonnait, pressée, pressée, à grands coups. Ce n'était pas la lente sonnerie triste des trépassés, ni le grave rythme des offices, ni la gaie cadence des épousailles ; c'était le coup précipité des terreurs et des calamités, le battement affolé, l'appel aux armes !

Le tocsin !!

Puis subitement il s'arrêta, net.

Et peu après la cloche sonna encore deux ou trois coups, mais violents, heurtés, convulsifs, étranges, comme une cloche agonisante qui pousserait un cri d'horreur.

Et à ce cri d'agonie voilà que de la plaine, de la plaine noire et ruisselante, d'autres voix répondent. D'autres clochers clament leur tocsin.

Voilà que le tocsin sonne à Branville, et à Bouissières et aux Ormeaux, et partout. On ne les entend pas d'ici, mais les six paroisses d'A... sonnent aussi. Clarières seul ne sonne plus.

Et toute la pleine se lève. Les faux surgissent dans la nuit. Les chemins sont pleins de gars qui courrent en criant : « Aux bleus, aux bleus ! Tue ! Tue ! Vive le roi ! »

Et les bleus sont pris comme loups en piège. Ils se défendent mal. La pluie mouille la poudre, mais n'ébranche pas les faux. Presque tous y passent ; aux premières lueurs de l'aube on put voir les autres s'enfoncer en désordre dans la forêt, suivis de près par les chouans. Il ne dut pas en réchapper un seul. Ce fut un beau carnage.

* * *

Le serpent courut à l'église pour voir qui avait bien pu sonner le tocsin.

La porte était ouverte.

Il entra, leva les bras en l'air et tomba à la renverse.

Au milieu de l'église le corps de sa fille se balançait, pendu à la corde de la cloche.

Aux premières volées, les bleus d'arrière-garde avaient rebroussé chemin et s'étaient précipités sur elle. — Ah ! tu veux sonner, vermine ! Eh bien, sonne à ton aise, maintenant !

Et ils l'avaient pendue sans autre forme de procès.

Les guerres civiles comptaient une héroïne de plus.

JEAN BERTOT.

Un peu de statistique

Voulez-vous savoir quelle est, approximativement, la population totale du globe ?

— Passé 1 milliard 400 millions d'habitants, autrement dit, passé 1400 millions, dont, en chiffres ronds, 820 pour l'Asie, 360 pour l'Europe, 164 pour l'Afrique, 122 pour l'Amérique et 11 pour l'Océanie.

Désirez-vous que je vous dise combien de langues ou de dialectes l'on parle, et combien de religions l'on professe dans le monde entier ?

— Respectivement près de 3000 et plus de 1100.

Ajouterai-je quelle est la moyenne de la vie humaine dans tout l'univers ?

— Trente-deux ans et demi.

La statistique donne-t-elle la proportion dans laquelle certains âges sont atteints ?

— Oui : elle établit que le quart des personnes meurent avant la septième année de leur existence, et la moitié avant leur dix-septième année ; que six sur cent parviennent à 60 ans, deux sur cinq cents à quatre-vingts, et une sur mille au-delà.

Sait-on à peu près combien il y a de morts chaque année ?

— Oui : 33 millions ; soit environ quatre-vingt-onze mille par jour, trois mille sept cent trente par heure, soixante par minute et par conséquent une à chaque seconde. Pour l'Europe, c'est en Hongrie que la mortalité est la plus forte, et dans les pays du nord, Suède, Norvège, Russie, qu'elle est la plus faible. La France est dans la moyenne.

Enfin a-t-on les chiffres approximatifs des naissances annuelles ?

— Oui encore : elles s'élèvent à 38 millions, donnant donc un excédent de 5 millions, sur les décès.

La terre, comme on la voit ne se dépeuple pas. Il est vrai qu'il lui reste de la place pour un bon surcroit de population. D'ailleurs, les épidémies et la guerre exercent de temps en temps leur œuvre de destruction, et réduisent cet accroissement annuel à des proportions beaucoup plus modestes.

Travaux du mois de juillet

Basse-cour. — Soins d'hygiène, à cause des grandes chaleurs; laver les perchoirs à l'eau phéniquée ; renouveler souvent l'eau de boisson, tenir les abreuvoirs à l'ombre ; remplacer les grains trop échauffants par parties de son et de farine d'orge mouillée ; farineux aux poulets destinés à la vente ; aux caneton ; escargots, limaces pâtées et salades. — Récolter les plumes des canes qui ne pondent plus. — Aux pigeons, donner sarrias, vesces, chênevis ; aux mères lapines, chaque matin, une poignée d'avoine ; aux pintadeaux, une patée de pain trempé, pommes de terre cuites, légumes, rognures de viande crue, et tout haché et mêlé, avec un peu d'oignon haché.

Agriculture. — Moisson : Pour aller vite en besogne et éviter les pertes résultant de l'égrainage, employer les instruments mécaniques : moissonneuse simple ou moissonneuse-lieuse suivant les situations. En cas de nécessité du javelage ayant la rentrée de la récolte, mettre les céréales en moyettes ou en dizeaux.

— Après la moisson, déchaumage ou labour superficiel pour détruire les plantes saillantes et préparer les terres à recevoir les cultures dérobées d'automne constituées par des semis de raves, navets, rutabagas, turneps, moutarde de blanche (celle-ci peut-être enfouie comme fumure verte, six semaines ou deux mois après le semis), lupins, vesces, pois blancs, gesses, trèfle hybride et lupuline, leur donner à toutes engrains phosphatés et surtout potassiques.

— Récolte des féveroles, des vesces et du lin.

— Continuer les binages des plantes-racines.

— Hérisser huit jours après les navets et carottes semés en lignes et qui n'ont que 5 ou 6 feuilles ; employer la houe à cheval. — Extirper et brûler l'agrostis, l'avoine à chapelet et le chiendent. — Terminer la préparation des terres pour les pépinières de colza. — Seconde coupe des luzernes pour et trèfles. — Arro-